

Panaït ISTRATI

*Domnîţa de Snagov*

ISTRATI, Panaït, *Domnîţa de Snagov*. (1925). Édition établie et présentée par Linda Lê. Paris. Phébus, *libretto*. 2009. 797 pages. p. 411- à 543.

Paru en 1926, ce récit est le quatrième et dernier de la série des « Récits d'Adrien Zograffi », que Panaït Istrati (1894-1935) dédie à ses parrains en littérature: « à l'écrivain français / ROMAIN ROLLAND » et « au bottier roumain / GHEORGHE IONESCO ».

Floritchika, la petite bergère transformée en la valeureuse haïnouque, Floarea Codrilor, devient ici la princesse de Snagov, au printemps 1854. Le livre s'ouvre sur son appel au rassemblement des haïdoucs à Talzau, afin de fédérer les groupes épars et de les convaincre de remplacer la sauvagerie vengeresse repliée dans les bois par la diplomatie constructive, dans un pays toujours entre les mains de puissances parasites (Russie, Turquie, Grèce). Forte du soutien du consul de France et d'un abbé français éducateur des nobles, la Domnîţa fait de Snagov le territoire de la liberté, du bonheur et de la modernité, ouvre le pays au commerce et au raffinement que représentent les pays européens opposés à la Russie en Crimée, l'Angleterre et la France. Les haïdoucs soutiennent les unionistes contre les séparatistes qui trouvent intérêt au morcellement du territoire; ils obtiennent l'abolition de la peine de mort, l'affranchissement des tziganes en 1856 et l'élection de Gouza comme prince de la Moldavie et de deux autres principautés (1858). Le jeu des « ciocoîs », valets ayant chassé les boïars et se montrant encore plus prédateurs et cruels qu'eux, inverse la tendance et nous assistons à la chute de notre princesse.

C'est Jérémie, ami d'oncle Anghel (cf 2024-34 et 2024-35), qui mène la narration, à la troisième personne avec des implications directes, en passant tour à tour la parole à différents protagonistes qui racontent au style direct leur vie avec son lot de souffrances (fermiers réduits au servage, abus des puissants et du clergé, viols, tortures, assassinats), auxquelles les haïdoucs opposent leur vengeance implacable soutenue par leur noble idéal. Le poids de la répétition est pesant. La vision romantique des justiciers est souvent mise à mal par leurs agissements et on quitte la compagnie sans trop de regrets.

Un mot sur l'édition.

Nous savons que Phébus n'est pas Gallimard et *libretto* loin d'être la Pléiade, mais quand on se pique de regrouper l'œuvre d'un écrivain peu connu qui, même s'il écrit en français, parsème son texte de mots de différentes origines, on offre aux lecteurs davantage qu'un petit glossaire en fin de livre — moins accessible qu'une simple note en bas de page —, qui n'en explicite pas le dixième.

De plus, le récit d'Istrati s'inscrit dans un cadre historique qui aurait demandé un solide éclairage pour être apprécié. Souvent, le livre nous fait comprendre que la glorieuse libération des Grecs de l'Empire Ottoman que nous servent nos livres d'histoire, est une vision idéologique idéalisée de la réalité et de la vérité. C'était du devoir de l'éditeur de faire le point.

Citations

« Le but de Floarea Codrilor n'était d'ailleurs pas de faire du commerce. Elle profitait de la nécessité des classes riches de vivre à la manière occidentale et de la poussée irrésistible de l'industrie étrangère qui voulait s'ouvrir des débouchés dans notre pays, pour propager ses idées haïdouques, qui étaient : retour de

la terre aux paysans ; sécularisation des bien ecclésiastiques ; abolition de l'esclavage des tziganes et de la peine de mort ; union des principautés ; garanties constitutionnelles. » p. 471

« Je me suis résignée à faire, pour servir le paysan, ce que mon temps me permet, mais mon âme court plus vite que mon temps. Si j'ai préféré la haïdoucie diplomatique à celle du codrou (le bois, *ndlr*), c'est parce que j'ai vu que cette dernière n'apportait aux îlotes que tortures et viols des potéras (armée de mercenaires, *ndlr*). p.513